

みんなくりポジトリ

国立民族学博物館学術情報リポジトリ National Museum of Ethnology

Bourgeois et Chônin

メタデータ	言語: fr 出版者: 公開日: 2009-04-28 キーワード (Ja): キーワード (En): 作成者: Sieffert, René メールアドレス: 所属:
URL	https://doi.org/10.15021/00003277

Bourgeois et Chônin

RENÉ SIEFFERT

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

- | | |
|---|---|
| 1. Introduction | 5. Transformation en nobles des riches bourgeois |
| 2. L'urbanisation et le rôle des bourgeois | 6. Comparaison des bourgeois et des <i>chônin</i> |
| 3. Phénomène parallèle du Japon et de la France | 7. Possession de la terre et dynamisme des capitaux |
| 4. Concentration de la population à la cité fortifiée | |

1. INTRODUCTION

Ce que je voudrais vous présenter aujourd'hui, n'est pas le résultat d'une recherche déjà accomplie, mais simplement quelques réflexions sur ce qui m'a amené à proposer aux collaborateurs du Centre d'Etudes Japonaises de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, un programme de recherches interdisciplinaires concernant "les origines et la formation du Japon moderne." Cela m'oblige, et je vous prie de m'en excuser, à évoquer ma propre découverte du Japon et l'organisation de mon travail personnel depuis plus de trente années.

Ma rencontre avec le Japon avait été tout à fait fortuite et c'est par pure curiosité linguistique que j'avais abordé l'étude de la langue de ce pays. C'était en 1942, en pleine guerre, et dans les circonstances les plus défavorables que l'on put imaginer. Le Japon était alors pour nous essentiellement l'allié de l'Allemagne, et donc notre ennemi. L'information dont nous disposions, en France, était à peu près inexistante: quelques clichés hétéroclites et contradictoires, du genre "*geisha* et *samurai*," "sabre et chrysanthème," le tout noyé dans un flot de propagande, elle aussi contradictoire selon sa provenance. Il en ressortait que le Japon était un pays peuplé de barbares raffinés et cruels, qui n'avaient jamais eu la moindre idée originale, et dont la civilisation, si tant est qu'elle méritât ce nom, devait tout, avant 1868, à la Chine, et à l'Occident après cette date. Et ces "copieurs" invétérés, naturellement pervers, n'avaient rien eu de plus pressé que d'imiter l'Europe jusque dans ses pires aberrations, à savoir celles de l'Allemagne nazie.

Que l'on ne croie pas que j'exagère et que je noircisse à plaisir le tableau; il m'arrive encore assez souvent de rencontrer des Français qui n'ont pas renoncé à ce

type de jugement sommaire et péremptoire. Dans ces conditions, prétendre, au lendemain de la guerre, se consacrer à l'étude du Japon, était une entreprise hasardeuse, pour ne pas dire périlleuse. Affirmer que je l'abordais moi-même sans préjugés, serait mentir. Mais il me semblait que, même si les Japonais étaient ces êtres diaboliques que l'on nous décrivait, c'était là une raison supplémentaire pour chercher à les mieux connaître. Je persistai donc dans mon dessein, et je ne l'ai jamais regretté depuis lors.

Ce n'est qu'en 1951 toutefois que je pus enfin me rendre au Japon, et ce que je découvris fut pour moi une surprise à peu près totale. Ce fut, en effet, contrairement à tout ce que j'avais pu lire jusque là, la découverte d'une culture et, plus encore, d'une civilisation tout à fait originale, qui était, à n'en point douter, une "grande" civilisation, mieux, l'une des grandes civilisations du monde, au même titre que celle de l'Europe, de la Chine ou de l'Inde. Mais elle était aussi, et non moins certainement, la moins bien connue de ces grandes civilisations.

Tout, ou presque tout, restait donc à faire si on voulait la faire connaître; l'entreprise se révélait passionnante, mais un peu effrayante aussi. Entreprise d'autant plus redoutable que le choix était difficile entre les divers domaines qui s'offraient à ma curiosité. Après avoir hésité quelque temps, —j'avais eu la chance, en effet, de rencontrer le maître des études ethnographiques, Yanagida Kunio, qui m'avait admis parmi ses disciples—, je finis par me décider pour l'étude de la littérature et du théâtre classiques. Car j'étais arrivé à la conclusion que les lettres d'un pays traduisaient, bien mieux que toute autre forme d'expression, mieux même que l'histoire, trop souvent réécrite en fonction des idées politiques du moment, la réalité de la pensée et de la sensibilité d'un peuple, surtout quand ce dernier a vécu, comme c'était le cas du Japon, replié sur lui-même pendant des siècles, dans un isolement presque total.

Je m'attaquai donc, avec une certaine inconscience, je dois l'avouer, aux chefs-d'oeuvres confirmés de la littérature japonaise, en commençant par le moyen âge: *Man-yôshû*, *Kokinshû*, *Genji-Monogatari*, *Heike-Monogatari*, etc. Pendant plus de vingt ans, je me suis efforcé à en procurer des traductions en langue française. Un travail parallèle sur le *nô*, et la publication, en particulier, des traités de Zéami, me permettait d'aborder les problèmes de l'esthétique. Très vite, il m'apparaissait que ces oeuvres qui, dans la mesure où elle sont toujours perçues comme vivantes, permettaient de mettre au jour les racines de la civilisation japonaise, présentaient en même temps une valeur intrinsèque, universelle; ce qui, en les comparant aux productions des autres civilisations, pouvait amener à proposer une théorie unitaire de la création, fondée sur des analogies explicables non par des influences plus ou moins accidentelles, mais par des structures parallèles inhérentes à la nature même de l'espèce humaine.

Cette hypothèse allait être singulièrement confortée quand j'abordai enfin, il y a une dizaine d'années, la lecture, puis l'étude et la traduction d'auteurs plus "modernes." Là encore, je ne pouvais, dans un premier temps, que choisir les plus grands: Bashô, Saikaku, Chikamatsu.

2. L'URBANISATION ET LE RÔLE DES BOURGEOIS

Cette fois, je découvrais un nouveau Japon, prolongement certes de celui du moyen âge, mais autre par l'étendue de sa culture, par l'audace de ses conceptions et de ses réalisations et surtout par l'assise infiniment plus large de la société qui l'avait conçu. Une nouvelle fois, les idées reçues se trouvaient contredites par une évidence : la civilisation moderne du Japon, ainsi que la civilisation du Japon "contemporain" qui n'en est jamais que la mise à jour au contact de l'Occident, était la création, pour la plus large part et dans ses éléments les plus dynamiques, non des *bushi* d'Edo, mais des *chônin* du Kansai, ces "bourgeois" qui, prospérant à l'abri de la paix intérieure rétablie par les Tokugawa, avaient su construire un système économique digne d'un Etat "moderne." Et ces structures économiques rappelaient singulièrement, sans qu'aucune "influence" ne put expliquer les analogies, celles qu'élaboraient, précisément à la même époque, les villes marchandes, telle Venise, ou les Etats en voie de centralisation de l'Europe, telles la France ou l'Angleterre. La plus frappante de ces analogies était, bien évidemment, le rôle, parallèle jusque dans le détail, de la classe des *chônin* au Japon, des "bourgeois" en Europe.

Ce terme de "bourgeois," je l'emploie ici, bien entendu, dans son acception étymologique, antérieure à l'usage qu'en feront les marxistes, d'"habitants des bourgs," qui traduit très exactement le terme japonais de *chônin*, l'un et l'autre correspondant au phénomène capital de l'urbanisation de la société.

L'histoire de la France urbaine, pour reprendre le titre de la monumentale synthèse en cours de parution, rédigée sous la direction du Professeur Georges Duby, présente certes des différences sensibles avec celle de la formation des villes japonaises. C'est ainsi, par exemple, que la France compte un grand nombre de villes, et non des moindres, puisque tel est le cas de Paris, de Lyon, de Marseille et de dizaines d'autres dont l'existence, en tant que centres urbains, remonte à l'époque romaine. Il convient de préciser toutefois que dans de nombreux cas, ces villes avaient été plus ou moins complètement détruites voire même abandonnées, pendant la période des invasions barbares et la longue régression qui s'en suivit pendant les siècles du haut moyen âge. Dans tous les cas, ces villes, malgré leur ancienneté, suivirent ensuite la même évolution à peu près que des agglomérations plus récentes, formées au cours de l'époque des querres féodales.

3. PHÉNOMÈNE PARALLÈLE DU JAPON ET DE LA FRANCE

Ce qui est frappant, dès lors que l'on se limite à la comparaison du Japon et de la France (pour simplifier mon exposé, je me bornerai à citer des faits se rapportant à mon propre pays, mais bon nombre de mes remarques s'appliqueraient en fait tout aussi bien à l'ensemble de l'Europe Occidentale), pour les temps immédiatement antérieure à la formation des Etats "modernes" (*kindai*), soit les XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, c'est en dépit de tout ce qui peut séparer historiquement et culturellement deux pays entre lesquels tout contact était impossible, les surprenantes convergences,

ou mieux encore, pour reprendre les termes de M. Tadao UMESAO, "le parallélisme de leur évolution." Et je serais tenté de croire, comme il le suppose, que la chance de nos deux pays aura été peut-être d'avoir connu ce stade de morcellement que l'on dit "féodal," marqué par une remise en cause de toutes les structures politiques et administratives anciennes, ainsi que de la philosophie même de la nature du pouvoir, philosophie et pratiques héritées, ici de l'empire chinois, là de l'empire romain.

Le simple fait que les historiens aient pu, sans trop d'hésitations ni de réticence, employer dans les deux cas les termes (ou leur traduction communément employée) de "féodalité" ou de "féodalisme" me semble indiquer que, consciemment ou non ils ont généralement admis qu'il s'agissait, dans les deux civilisations, d'un phénomène de nature analogue. Encore convient-il de s'entendre sur les termes, et j'éprouve pour ma part un certain malaise quand j'entends affirmer, comme s'il s'agissait d'une évidence, et ce par des auteurs parmi les plus sérieux, japonais ou occidentaux, que le Japon des Tokugawa est un Etat "féodal." Si cela était, il faudrait, à mon sens, qualifier de la même façon la France des rois Bourbons, au moins jusqu'à la Révolution de 1789. Le pouvoir de ces derniers est en effet, infiniment plus décentralisé, et plus contesté aussi, que ne le fut celui des Tokugawa.

Je préférerais donc pour ma part, réserver l'emploi de "féodal" et de ses dérivés pour une période qui s'achèverait, pour la France avec les guerres de religion, pour le Japon, avec l'unification sous l'autorité de Tokugawa Iéyasu, soit au plus tard, la prise du château d'Osaka.

4. CONCENTRATION DE LA POPULATION À LA CITÉ FORTIFIÉE

Or si nous considérons la période que j'évoquais tout à l'heure, soit les XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, nous pouvons constater que dans les deux pays, celle-ci est marquée, d'une part, par des guerres incessantes, d'une violence et d'une cruauté implacables, quels que soit les justifications invoquées, le seul mobile véritable étant la lutte pour l'hégémonie sur des régions de plus en plus étendues, le but final étant la reconstitution, en Europe, de l'empire romain, ou du moins des grands ensembles issus du partage, plus récent, de l'empire de Charlemagne, et au Japon, le retour à l'empire mythique des souverains légendaires, soit le pouvoir sur l'ensemble des îles. La seule différence étant que dans le cas de la France, le roi était lui-même impliqué dans les conflits, alors que le souverain japonais était tenu à l'écart dans la mesure où il n'avait point de pouvoirs effectifs, mais que, par contre, il détenait la faculté de déléguer sa légitimité.

Dans cette époque d'insécurité totale, il n'en fallait pas moins, ne fut-ce que pour entretenir les seigneurs et leurs gens de guerre, assurer une certaine activité économique. Celle-ci sera précisément le fait des bourgeois ou des *chônin* que l'on voit de part et d'autre se regrouper dans des agglomérations qui se forment en particulier "au pied des châteaux," ces *jôka-machi* que l'on trouve aussi bien en France qu'au Japon. Il suffit de parcourir les provinces pour voir, dans de nombreuses villes, petites ou grandes, un château dont souvent les remparts et les tours subsistent

encore, et qui dominant la ville, construite, selon la nature du site, autour ou au pied de la forteresse. Il n'est pas jusqu'aux anciennes villes romaines qui parfois sont dominées par de telles citadelles, encore que dans ce cas, celles-ci aient souvent été construites après la ville elle-même, ce qui explique qu'elles soient presque toujours édifiées en dehors des remparts auxquels elles s'adossent.

Les raisons de la formation de ce type de "bourgs" sont bien évidemment les mêmes, en quelque pays que ce soit. Seigneurs et bourgeois trouvent leur compte dans cette association, qu'elle soit au départ volontaire ou forcée. Les petits états que constituent les principautés, qu'elles s'étendent à une province entière ou à quelques villages seulement, ont besoin, non seulement des paysans qui produisent leur subsistance, mais d'artisans ou de marchands qui transforment ou commercialisent les biens d'équipement aussi bien que la production agricole. Avec les principautés voisines, ils se battront souvent, mais toujours ils auront, et c'est là une nécessité absolue, des échanges économiques qui prendront, à la limite, la forme de pillage réciproque.

Artisans et marchands, de leur côté, ne peuvent exercer leur activité sans un minimum de protection; cette activité même s'exercera avec une plus grande efficacité dans une agglomération où les échanges entre professions s'effectuent dans de meilleures conditions, où les clients aussi sont plus nombreux et plus fortunés que dans les campagnes surexploitées et sans cesse ravagées. C'est donc bien volontiers qu'ils viendront s'installer dans les bourgs, surtout lorsque le seigneur, pour les attirer, leur offre des "franchises."

Sur tous ces points, il serait intéressant, et c'est ce que nous nous proposons de faire, de pousser la comparaison. Des différences apparaîtront sans doute, assez importantes parfois, entre la France et le Japon, mais dans l'ensemble, il me semble que le schéma que je viens d'esquisser doit s'appliquer assez exactement dans les deux cas.

5. TRANSFORMATION EN NOBLES DES RICHES BOURGEOIS

Il convient toutefois de signaler ici un type de villes particulièrement nombreuses en France, et principalement dans sa partie méridionale, qui ne paraissent pas avoir d'équivalent exact au Japon. Il s'agit de ces bourgs qui portent parfois aujourd'hui encore les noms de Villefranche, ou Villeneuve. Comme leur nom l'indique, ce sont des villes "nouvelles" créées de toutes pièces, et dotées de "franchises" par l'autorité qui les a fondées, grands seigneurs, et plus souvent encore le roi lui-même. Ces villes, placées sous l'autorité directe du prince, jouissent de libertés particulières et s'administrent elles-mêmes, sous le contrôle d'un bailli qui est chargé de les défendre, et bien entendu aussi, de lever les impôts. Dans ce type d'agglomération, on voit apparaître très vite une classe dirigeante, une sorte d'aristocratie bourgeoise riche, qui se partage le pouvoir. Les rois Bourbons, dont la politique constante, depuis le gouvernement du ministre Richelieu surtout, fut de s'appuyer sur la bourgeoisie, encourageront ce mouvement, que l'on voit se dessiner du reste dans

toutes les villes quelle que soit leur origine, en accordant (ou plutôt en vendant) à ces bourgeois riches, des "lettres de noblesse" qui leur permettront de s'assimiler très rapidement à l'ancienne noblesse militaire, dite "d'épée." Ceci d'autant plus facilement que cette dernière recherchera des alliances matrimoniales avec ces "bourgeois gentilhommes," dont la fortune servira à "redorer leur blason."

La situation, sur ce dernier point, est évidemment sensiblement différente au Japon, du fait que, dans la structure de l'Etat des Tokugawa, la société se fige dans des classes entre lesquelles le passage est difficile sinon tout à fait impossible. On imagine mal, dans ces conditions, qu'un *chônin*, aussi riche soit-il, puisse devenir un *daimyô*, ni même l'un des membres influents des conseils du prince, comme ce fut le cas des ministres de Louis XIV, bourgeois pour la plupart, à commencer par l'illustre Colbert.

6. COMPARAISON DES BOURGEOIS ET DES *CHÔNIN*

Mis à part ce rôle politique de la bourgeoisie française sous la monarchie absolue des Bourbons, la comparaison entre bourgeois et *chônin* reste possible, et même s'impose souvent, dès lors que l'on considère la fonction économique. Certes, rien n'interdisait à la noblesse française de s'intéresser au négoce, et d'aucuns ne s'en privaient pas. Il régnait cependant un préjugé défavorable à cet égard, et du moins dans les grandes familles, l'on considérait que c'eût été déchoir que de se livrer à de pareilles activités. Cela dit, il n'était guère de grande maison qui n'eût parmi ses aïeules quelque bourgeoise dont la dot permettait d'entretenir le château ancestral et figurer honorablement à la Cour de Versailles. Les préjugés n'interdisaient pas davantage de faire fructifier ses capitaux en les confiant à des marchands ou des spéculateurs bourgeois.

Il n'en reste pas moins que dès le XVIème siècle, et même avant (les "grands argentiers" du roi, en d'autres termes leur ministre des finances, avaient été à peu près tous des bourgeois), l'essentiel de l'activité économique était aux mains du "Tiers Etat" (la "troisième classe" de la société, les deux premières étant le clergé et la noblesse). Et plus d'une fois, les rois avaient dû faire appel à leur bon vouloir pour obtenir les "aides" nécessaires pour lever des troupes ou entretenir leur Cour.

C'était bien entendu la bourgeoisie des grandes villes, et en tout premier lieu de Paris, qui pouvait de la sorte monnayer son influence. Il serait donc intéressant de porter la recherche, tout d'abord, sur une comparaison des structures sociales et économiques de Paris et des villes japonaises d'importance comparable, à savoir les "trois métropoles" de Kyoto, Osaka et Edo.

Dans le cas d'Osaka, bien entendu, il conviendrait d'étudier d'autre part les analogies que peut présenter l'histoire de son développement avec celle des grandes villes portuaires, Marseille sans doute pour la France, mais plus encore Venise ou Raguse. La connaissance des mécanismes de formation des structures économiques, tels les réseaux de communication, les transports des marchandises, le système bancaire et financier y gagnerait sans doute. Des moyens analogues sont inventés

de part et d'autre, qui aboutissent au même résultat, à savoir la constitution d'un capitalisme à base commerciale qui, au XIX^{ème} siècle, permettra la rapide industrialisation aussi bien du Japon que de l'Europe occidentale. Cela, et le haut niveau de civilisation, et donc d'éducation, qui caractérise, là encore, les deux extrémités de l'Ancien Monde explique sans doute au moins autant que le jeu des influences, le parallélisme du développement japonais et européen, et le fait que le Japon soit le seul pays non occidental qui ait connu ce phénomène.

7. POSSESSION DE LA TERRE ET DYNAMISME DES CAPITAUX

Je n'ai pu ici, cela va sans dire, qu'esquisser quelques directions de la recherche entreprise par notre Centre d'Etudes Japonaises sur le thème des "origines et de la formation du Japon moderne," mais je voudrais, avant de conclure, revenir sur un point déjà évoqué. La bourgeoisie française, disais-je, cherchait, encouragée en cela par les rois, à rejoindre la noblesse dans ses titres et ses prérogatives. Mais une des conditions mises à l'octroi des "lettres de noblesse" (contre bien sur le paiement au trésor royal d'une contribution "volontaire") était la possession d'une terre. L'on rachetait donc de préférence une "terre noble" appartenant à une famille ruinée ou éteinte, ou à défaut, on faisait l'acquisition d'un domaine plus ou moins important, que le roi érigeait en terre privilégiée, et dont la famille du nouveau noble prenait le nom.

Or ce désir d'acquérir "du bien au soleil" était une tendance ancienne et constante de la classe marchande des bourgs et des villes. L'or et les biens meubles étaient en effet, dans les temps troublés du moyen âge, considérés comme une richesse précaire, que l'on pouvait facilement perdre en spéculations ou se faire voler en période de guerre ou d'émeute. L'on cherchait donc, le plus vite possible, à assurer la pérennité du patrimoine et la fortune de la famille en achetant des terres, sur lesquels on érigeait des manoirs qui pouvaient ressembler à s'y méprendre aux "maisons nobles," car la défense contre les brigands ou les soudards errants exigeait les mêmes tours et les mêmes remparts. C'était là "vivre noblement," condition qui sera précisément exigée quand les souverains songeront à s'assurer de loyaux sujets et de substantiel revenus en flattant les ambitions de la haute bourgeoisie des provinces.

Ce fait, et le rapprochement qui en résulta entre l'ancienne et la nouvelle noblesse, créa un état d'esprit qui est loin d'avoir disparu en France. Il faut noter tout d'abord qu'une part importante des grandes fortunes de l'époque actuelle tirent leur origine de ce processus, car ce sont également les familles qui avaient aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles accumulé aussi bien les capitaux d'origine marchande que les terres, qui devinrent les grands "capitalistes" industriels du XIX^{ème}. Mais ce qui est plus intéressant encore, c'est la constatation que pour bien des Français, et même des plus modestes, "la terre et la pierre" restent le meilleur placement: peut-être avons-nous là un élément d'explication du manque de dynamisme que l'on reproche parfois au capital français. Et par un raisonnement *a contrario* ne pourrait-on imaginer que les *shōgun*, en interdisant le commerce aux *bushi*, et la possession, du

moins des grands domaines, aux *chônin*, seraient à l'origine du gout du risque, et par conséquent du dynamisme des descendants de ces derniers.